

Sophie COTTIN

# CLAIRES D'ALBE (1799)

Édition présentée et annotée par Huguette KRIEF



PARIS  
HONORÉ CHAMPION ÉDITEUR  
2026

[www.honorechampion.com](http://www.honorechampion.com)

## INTRODUCTION<sup>1</sup>

Tel le petit miroir convexe du fameux portrait des *Époux Arnolfini* de van Eyck<sup>2</sup>, qui ouvre la vision sur ce qui était invisible depuis le point de vue du spectateur, les premières lignes de la préface de *Claire d'Albe*, roman de Sophie Cottin (1770-1807) publié en 1799, chez Maradan, à Paris, crée une véritable profondeur de champ. Plongée dans un univers sombre, Sophie Cottin avoue éprouver le besoin d'écrire pour se délivrer de souffrances, de démons intérieurs dans une sorte de catharsis : «Le dégoût, le danger ou l'effroi du monde ayant fait naître en moi le besoin de me retirer dans un monde idéal, déjà j'embrassais un vaste plan qui devait m'y retenir longtemps». Quelques feuillets autographes, rangés parmi les «brouillons divers» de la romancière, rédigés après le suicide de son jeune amant Jacques Lafargue en date du 24 août 1796, confirment le caractère dramatique de son existence de femme :

Me voici arrivée à 25 ans n'ayant presque connu des passions que les douleurs qu'elles causent et le vide qu'elles laissent; anéantie par le coup qui m'avait frappée je tenais la mort dans ma main, j'allais la diriger sur moi, mais l'amitié s'est nommée et j'ai frémi, j'ai regardé ma fidèle compagne et mes yeux ont retrouvé des larmes. [...] Tout est fini, et rien ne peut revenir, voilà mon sort, il est fixé, il est immuable; l'image du repos se confond avec celle du néant pour l'âme que la passion dévore encore, mais il est le seul bien qu'elle puisse adopter lorsque l'orage a cessé de gronder<sup>3</sup>.

---

<sup>1</sup> Mes plus vifs remerciements vont à Mathilde Chollet, ma collègue et bien chère amie, pour sa relecture généreuse et érudite.

<sup>2</sup> Peinture de Jan van Eyck (environ 1390-1441), conservée à la National Gallery de Londres, qui présente le portrait en pied d'un couple toscan, dans son intérieur à Bruges, dont on découvre le reflet de dos sur le miroir convexe accroché et centré sur le mur du fond.

<sup>3</sup> Texte inédit (annexe 2), réemployé dans une lettre à Marguerite Jauge (née Jeanne-Marguerite Cottin), partie en émigration en Angleterre.

Comment, quelque dix années auparavant, aurait-elle pu imaginer de plus funeste destinée ?

## SÉQUENCES DE VIE

### UNE JEUNE DEMOISELLE BIEN-NÉE DE BORDEAUX

Seconde fille de Jacques Risteau, négociant de Bordeaux et de son épouse Anne Lecourt issue d'un milieu d'orfèvres rouennais, Sophie grandit dans une famille unie auprès de parents attentifs<sup>4</sup>. Elle fait partie de la jeunesse dorée de « la société du Chapeau-Rouge<sup>5</sup> », du nom d'une avenue prestigieuse de Bordeaux, où se trouvent les hôtels particuliers des plus riches négociants protestants. Sa rencontre avec Jean-Paul Cottin, fils d'un banquier parisien de renom, a lieu conformément aux alliances familiales de l'époque ; elle prélude à un mariage prestigieux, célébré avec l'accord du roi<sup>6</sup> à Paris, dans la chapelle de l'Ambassade de Suède, le 16 mai 1789. La dot de la future mariée d'un montant de 200 000 livres en avancement d'hoirie<sup>7</sup> est le témoignage de la richesse des siens et l'annonce des belles perspectives qui l'attendent : une corbeille de mariage « remplie des plus jolies choses, des diamants sous toutes les formes<sup>8</sup> » et une vie d'oisiveté, de luxe dans le fastueux hôtel des Cottin, rue de la Chaussée d'Antin, où elle partage avec son époux le bonheur de voir son union de raison, imposée par les familles, transformée en un vrai mariage d'amour.

Étonnante destinée pour une jeune fille, dont les gens de lettres<sup>9</sup> et les critiques littéraires du XIX<sup>e</sup> jusqu'à notre époque ne cessent de relever la

<sup>4</sup> Comme le rappelle Jacques Risteau, son père : « Vous avez été élevée à voir votre père et mère courir au-devant de tout ce que vous avez pu désirer » (CCI, Jacques Risteau à Sophie Risteau, 29, s.d.). Dorénavant les références des lettres seront tirées de l'ouvrage suivant : Sophie Cottin, *Correspondance complète*, éd. Huguette Krief et Mathilde Chollet, Paris, Garnier, (désormais CC) ; tome I, *Lettres de jeunesse*, 2021 (CCI) – tome II, *Le Cercle de la romancière*, 2022 (CCII) – t. III, *La Romancière*, 2023 (CCIII) – elles renverront à leur numéro, puis à leur date.

<sup>5</sup> Voir CCI, Jean-Paul Cottin à Julie Vénès, 117, 31 janvier 1789.

<sup>6</sup> AN MC/ET/ XXXV/924, 14 mai 1789, Contrat de mariage de M. Cottin fils et Mlle Risteau, brevet de permission accordé le 6 novembre 1788. L'accord du roi était délivré sous forme d'un brevet royal de permission afin d'autoriser le mariage des huguenots.

<sup>7</sup> AN MC/ET/XXXV/924, 14 mai 1789, mariage M. Cottin fils et Mlle Risteau.

<sup>8</sup> CCI, Sophie Risteau à Julie Vénès, 184, 15 mai 1789.

<sup>9</sup> Benjamin Constant persifle à ce propos : « Elle était fort laide, mais avait inspiré de grandes passions » (Constant, lettre LXXIX à madame la comtesse de Nassau née de Chandieu, Coppet le 9 septembre 1807, dans *Lettres de Benjamin Constant à sa famille, 1775-1830*, Paris, A. Savine, 1888, p. 227) ; et Lady Morgan (1776-1856) le rappelle dans

disgrâce d'être banalement laide<sup>10</sup>. D'aucuns se perdent en conjectures pour expliquer la transformation de ses relations avec le jeune banquier, un « aimable cavalier<sup>11</sup> », surtout « fort séduisant<sup>12</sup> ». En réalité, l'explication est inverse, le jeune Parisien, à qui l'on imposait de rencontrer cette demoiselle avant que de l'aimer, est profondément troublé en sa présence et cache la vérité de ce qu'il éprouve sous couvert d'un proverbe de bon aloi : « Vous savez qu'une femme laide a toujours un bon caractère. [...] Je suis même bien aise qu'elle n'ait pas été de nature à m'éblouir. Je suis plus sûr de ne m'être pas trompé et l'attachement que je sens croître tous les jours pour elle en sera plus durable<sup>13</sup> ». À ses yeux, Sophie s'affranchit de son apparence médiocre par une sensibilité incandescente ; l'audace et la sincérité avec lesquelles elle exprime ses émotions et ses opinions le séduisent ; comme lui, elle aime échanger et être écoutée ; son authenticité rousseauïste contraste singulièrement avec les mondanités parisiennes. La parentèle s'émerveille de la tournure des événements et la jeune Bordelaise tout étonnée confie à Julie, sa cousine : « *Ici on appelle cette histoire un roman<sup>14</sup>* ». La timidité de son prétendant, son désir ardent de lui plaire, la douce romance qu'il a composée sur un air de *Mina, comédie mêlée d'ariettes* de Thomas Garnier, et lui chante un soir d'été d'un air pénétré ont le don de la charmer<sup>15</sup> :

Le ton tremblant, intéressant avec lequel il la chanta est inexprimable. Il n'osait pas lever les yeux, mais le son de sa voix était si expressif, si persuasif. Maman était transportée, Mme Peire aussi, on avait presque les larmes aux yeux. Ce que je sentais, je ne peux le dire, c'était un sentiment que je ne connaissais pas<sup>16</sup>.

---

sa relation de voyage intitulée *La France* (1817) : « Dépourvue de beauté, n'ayant presqu'aucune de ces grâces qui en tiennent lieu, Madame Cottin inspira deux passions ardentes et fatales, qui ne finirent qu'avec la vie de ceux qui les avaient conçues. Son jeune parent, M. D\*\*\*, se tua d'un coup de pistolet dans son jardin » (Morgan, *La France par Lady Morgan*, traduit de l'anglais par A. J. B. D., seconde édition, revue, corrigée et augmentée, avec des notes critiques par le traducteur, Paris et Londres, Treuttel et Würtz, 1817, t. 1, Livre VIII, note 1, p. 236-237).

<sup>10</sup> Silvia Lorusso, *Le Charme sans la beauté, vie de Sophie Cottin*, Paris, Garnier, 2018.

<sup>11</sup> Jean Lacoste, « Mme Cottin », *Revue de l'Agenais*, 1875, p. 2.

<sup>12</sup> Pierre de Gorsse, *Villégiatures romantiques*, Paris, Éditions du Pavois, 1945, p. 47.

<sup>13</sup> CCI, Jean-Paul Cottin à Antoine-Louis Girardot, 9, 25/29 juillet 1788.

<sup>14</sup> CCI, Sophie Ristea à Julie Vénès, 12, 31 juillet 1788.

<sup>15</sup> « Depuis que je l'ai entendu chanter, je n'ai guère besoin de le connaître davantage, je suis sûre [...] qu'il possède toutes les qualités précieuses qu'on peut désirer » (*Ibid.*).

<sup>16</sup> *Ibid.*